des agréments inhérents à la campagne, ils répandent autant de sueurs que pour la culture du sol, sans pouvoir néanmoins se rendre plus riches qu'en parvant. Au contraire, leur avenir, ainsi que celui de leurs enfants, se trouve plus compromis que s'ils étaient restés chez eux à féconder un nouveau coin de terre ou à planter quelques nouveaux arbres. D'un autre côté, l'économie générale du pays souffre sous divers rapports de cet état de choses. D'abord, l'accroissement de nos populations des campagnes en éprouve un préjudice très sensible; en second lieu, beaucoup de paysans, se trouvant dans les villes en contact avec les mauvais exemples, l'irrogerie et les débauches, et ne possédant pas une éducation à l'épreuve de tentations, se démoralisent et laissent leurs familles dans le dénuit et la misère. Enfin quand même ils ne suivraient pas ces mauvais penchants, le temps qu'ils passent sans profit aucun dans ces longs et fréquens voyages, qu'ils sont obligés de faire pour se rendre de chez eux à la capitale et de là chez eux, ainsi que les moments de loisirs qu'ils se donnent pendant les saisons entières, ou pendant plusieurs sont une perte qui mérite de fixer l'attention. Une société de bateaux à vapeur formée tout récemment va bientôt mettre une foule de batteliers de notre capitale à même de retourner chez eux, en établissant un service régulier entre toutes nos côtes et la Bosphore. Si des mesures analogues étaient employées envers d'autres métiers qui pruvent supporter une économie d'homme, cela ne ferait que du bien à l'agriculture. Par exemple, en établissant dans chaque quartier de Constantinople, un nombre suffisant de fourneaux, on pourrait obliger cette foule de marchands ambulants qui encombrent nos rues, à retourner dans leurs pays respectifs où, rencontrant aujourd'hui, par suite des réformes nouvelles qu'on a introduites partout dans ces dernières années, plus de sécurité et de meilleures conditions de prospérité, ils s'y approvisionneraient des denrées nécessaires à la production, au lieu qu'ils les consurent maintenant à favoriser la consommation. Par des moyens analogues, tout pratiques, et à l'aide d'une enseignement bien entendu, on pourrait certainement arriver à atténuer les effets de cette première classe.

Quant à la seconde elle ne nous paraît pas plus difficile à combattre; car, si nos paysans se font accuser aujourd'hui de paresse en négligeant de prendre le pain qui est à la portée de leur bouche et en reculant devant un peu de travail qui doit augmenter leur aisance, cependant, quiconque a l'habitude de voir les champs peut distinguer, en parcourant nos campagnes, une foule de marques de l'activité qui y régnait anciennement; d'énormes tas de pierrailles provenant de l'épierrement des champs, des indices d'anciens canaux d'irrigation, des traces de deux ou trois villages sur l'étendue du terrain qui en ne pouvait à peine suffire aujourd'hui, sont assez de preuves pour nous convaincre qu'à une autre époque l'agriculture était mieux soignée et que nos paysans étaient animés d'une plus grande ardeur. Une longue incertitude, fruit de désordres et des oppressions qui existaient avant l'institution vivifiante du *Tanzimati-Hairiyé*, a pu les décourager et les rendre paresseux. Mais, quoique l'on dise, la mollesse dont on accuse les Orientaux, ne saurait point comme un caractère essentiel chez nos compatriotes et surtout chez nos populations des campagnes dont la sobriété, l'habitude de supporter les intempéries des saisons et la persévérance pénible dans le travail nous paraissent, au contraire, des indices d'une très grande énergie. Il faudrait seulement qu'avec les réformes salutaires et les conditions de prospérité dont le gouvernement de S. M. I. le Sultan doit chaque jour de nouveau notre pays, ce dernier, il faudrait, dis-je, une tâche glorieuse d'honorer et de récompenser en particulier le zèle de ses humbles sujets des campagnes. Il faudrait une fois sonner la cloche du réveil, ranimer au moyen d'encouragements leur ardeur abattue, changer, au moyen d'une instruction nationale, leur routine en une pratique intelligente et enfin leur faire comprendre que, quoique leur sobriété soit une vertu, leur indifférence dans la misère est une chose très blâmable, qui compromet également leur avenir et celui de la patrie.

Examinons un peu ce qui ce fait dans ces vues dans les pays étrangers. Dans la Grande-Bretagne, chaque année, l'Empereur honore solennellement de ses propres mains l'art de labourer. En Europe, chez les gouvernements les plus éclairés, d'autres procédés plus rationnels se mettent en pratique. Ainsi, outre une institution étendue et d'autres moyens pour propager les connaissances utiles, des concours annuels semblables à des fêtes nationales s'ouvrent chaque année dans les diverses contrées, afin que ceux des cultivateurs qui peuvent avoir mérité une récompense, y reçoivent des titres et des primes comme ayant concouru à la prospérité sociale, par exemple, les fermiers et les propriétaires sont récompensés lorsqu'on trouve une harmonie parfaite dans l'ensemble de leur exploitation; les éleveurs, lorsqu'ils possèdent les meilleurs troupeaux et les plus belles races d'animaux; enfin la sollicitude s'étend même jusqu'en charrons et aux simples laboureurs; des experts examinent leurs travaux et accordent des prix aux plus intelligents et aux plus zélés. De pareilles mesures employées chez nous produiraient, dès maintenant, des résultats très satisfaisants.

Nikoric Siberadjian,
Professeur d'agriculture.

L'émir Béchir qui, durant 50 années, a joué un rôle important dans l'histoire de la Syrie, est mort cette semaine, dans sa maison, à Kadi-keuï, dans un âge fort avancé. Ses obsèques ont eu lieu mercredi dernier. Le gouvernement impérial n'avait rien négligé pour lui adoucir les revirements de la fortune.

Son fils aîné, Halil, et son fils cadet, Emin, qui embrassa l'Islamisme il y a quelques années, l'avaient précédé depuis quelques jours dans la tombe.

On nous écrit d'Athènes, en date du 28 décembre dernier :

« On assure que le parti royaliste, pour être agréable au Roi, veut, de concert avec la Reine, préparer une surprise très agréable à son arrivée à Athènes. Il s'agirait de la suppression de la Constitution; ou du moins elle serait tellement morcelée qu'il n'en resterait que l'ombre. C'est à quoi travaille le parti de la cour, auquel s'est joint M. Rizo Palamidès et d'autres, qui avait échoué dans les élections, cherchant à reconquérir la confiance royale en concourant à son désir le plus cher. Les esprits sont tellement préparés à ce coup d'état qu'il s'accomplira probablement sans coup frir, à moins que les puissances protectrices ne s'y opposent.

« Il est question de supprimer la quarantaine que font en Grèce les provenances de Constantinople et de Smyrne avec patente nette. On ne laisserait subsister que la quarantaine pour les provenances de la Syrie et de l'Égypte. La Chambre de commerce de Syrie avait envoyé à Athènes, à cet effet, un rapport au gouvernement, mais avant l'arrivée de M. Rezzer, médecin du Roi Othon, qui est contraire à cette mesure. »

Le brigandage s'étend de plus en plus en Grèce. Voici ce que nous lisons dans le *Courrier d'Athènes* du 28 décembre :

« D'après la *Minerve*, à Mellisina, en Locride, village de 120 familles, une bande de brigands ont pillé en plein jour les maisons les plus considérables. Cette bande s'était rencontrée quelques jours après avec la force publique, un soldat a été tué et un autre blessé.

« Dans la nuit du 29 au 30 novembre, cinq brigands étant entrés dans la maison du sieur Tzonga dans le village de Sainte-Sophie, en Eubée, ont torturé ce malheureux et sa femme, et leur ont enlevé tout ce qu'ils possédaient.

« Dans la province de Lévadie, une autre bande a assassiné, en trois endroits différents, plusieurs passagers.

« A Caza, village situé sur la frontière de la Béotie et de l'Attique, tout près de la caserne, 10 à 15 brigands ont arrêté et dévalisé plus de quatre-vingts voyageurs.

« A Gortyna, sur l'emplacement de Turromnata, plus de 90 personnes, se rendant de Tripolitza à différents bourgs de la Gortyna, ont été dévalisés.

« D'autres voyageurs, au nombre de 70, ont également été victimes de la même bande.

« Une autre bande assez nombreuse s'est jetée sur le village de Machola, en Acarnanie, et a pillé plusieurs maisons, après avoir torturé bon nombre d'habitants.

« Un autre journal l'*Étoile*, annonce, sur la foi d'une correspondance de Lamia, qu'une bande de vingt brigands, sous les ordres du fameux Coutzomili, a envahi, le 17 décembre, le village turc *Zotanti*, où elle a livré combat à un détachement Ottoman, et en a tué deux soldats.

« Cette feuille ajoute que, le 18 décembre, une autre bande a paru dans le village Frantzi, où elle a égorgé le prêtre; elle a eu un homme tué et un autre blessé par les paysans. En traversant le pont de Frantzi, cette même bande a été rencontrée par un détachement d'une colonne mobile, mais le résultat du conflit n'était pas encore connu à Lamia. »

« En reproduisant littéralement ces tristes récits, publiés par la *Minerve* et par l'*Étoile*, nous croyons de notre devoir d'appeler de nouveau l'attention la plus sérieuse du gouvernement sur un mal si déplorable et dont la gravité semble malheureusement augmenter chaque jour, à cause de son insuffisance et du mauvais système de l'administration. »

Jeudi dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale, en date du 29 décembre :

Moustapha aga, directeur des mines d'Erghéni et de Ghéhan du domaine impérial, est élevé au grade de mirmiran;

Husni bey, membre du bureau des protocoles du conseil d'état, est élevé au grade de fonctionnaire du second rang de la deuxième classe;

Abdul-Naffi éfendi, ex-percepteur des contributions, à Andrinople, est nommé président du conseil d'enquête et d'amélioration qui a été établi pour la province d'Alep;

Nanik éfendi, membre du bureau de la grande chancellerie du Divan, est nommé vérificateur des hérats, et élevé à cette occasion au rang de fonctionnaire de la troisième classe;

Fehim bey est nommé caïmacam à Zvornik, en Bosnie, et élevé à cette occasion au grade de mirmiran.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, S. M. I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Goundouki, pour assister à la prière de midi.

Au sortir de la mosquée, le Sultan est allé faire à l'Arsenal une visite qui a duré quelques heures.

Le soir, S. M. a assisté au palais impérial à une représentation des exercices de M. Gaspard Mattraccia.

— Kiamil pacha, membre du conseil d'état, est nommé en même temps membre du conseil de l'instruction publique.

— Issan bey, ex-employé au bureau de la correspondance du conseil d'état, vient d'être nommé membre du bureau de l'Amidji.

— Le premier jour de l'an, il a été donné à l'ambassade anglaise un dîner national qui a été suivi d'une brillante soirée et dont les honneurs ont été faits par sir Stratford et Lady Canning avec la plus parfaite courtoisie.

— Izmet pacha, nommé, il y a quelque temps, inspecteur-général des provinces de l'Anatolie, doit partir demain dimanche à bord du bateau à vapeur de l'état le *Tairi-Bahri* pour se rendre à Smyrne, et de là aux diverses localités qu'il doit inspecter.

Le *Tairi-Bahri* reviendra ici pour y prendre Sami pacha, inspecteur-général des provinces de la Roumélie, et le conduire à Salonique, où il commencera les devoirs de ses nouvelles fonctions.

— Jeudi de la semaine dernière, Mehmed-Bécim bey et Djelleddin-Mahmoud bey, fils de S. A. Ahmed-Fethi pacha, Grand-Maître de l'artillerie, se sont rendus au palais impérial de Téhéragan, et ont été admis à l'honneur de déposer leurs hommages au pied du trône. S. M. I. le Sultan a daigné les décorer des insignes du rang de *Liva*.

— Lundi dernier, M. Steindil, consul d'Autriche à Salonique, est arrivé à Constantinople, à bord du bateau à vapeur de Trieste. M. Steindil a été appelé à Salonique pour remplir les fonctions de premier drogman à l'interrnonciature d'Autriche, en remplacement de M. Hippolyte Testa, qui est en congé, et qui doit être appelé à d'autres fonctions.

— M. Vattier de Bourville est arrivé à Constantinople avec sa famille sur le bateau à vapeur français, pour remplir les fonctions de drogman à la légation de la République française.

— Le gouvernement impérial vient de passer avec M. Lovée un contrat par lequel ce dernier s'engage à entreprendre le sauvetage du *Nèri-Cheuket*, aux conditions suivantes :

Il aura droit à la moitié des bronzes et des cuivres, ainsi qu'à vieux fers et au tiers du bois. De plus, il recevra vingt livres sterling pour chaque canon en fer qu'il pourra retirer de l'eau. On pense que cette opération durera dix-huit mois ou deux ans.

Le bonheur avec lequel M. Lovée a relevé le *Mercuri*, bâtiment de la marine des États-Unis et les succès qu'il a obtenus dernièrement sous nos yeux à Top Hané, où il a retiré de l'eau 20 canons qui sont estimés 200 mille piastres, nous font espérer qu'il remplira ses engagements avec l'exactitude et l'habileté qui le caractérisent.

— Une heureuse innovation va être faite dans le costume des troupes d'infanterie de l'Empire. La tunique remplacera le veste; elle est déjà portée par quelques compagnies de la garde impériale.

— On nous communique la note suivante :

M. le commandeur Rebello, chargé d'affaires de S. M. la Reine de Portugal, s'est plu à faire parvenir dernièrement au conseil de l'Association Commerciale Artisane de Piété, de la part de son gouvernement, la somme de mille piastres du G. S. à titre de donation.

Bien que le conseil précité se soit empressé d'exprimer par écrit à M. le commandeur toute sa gratitude, il sent néanmoins le besoin de rendre public le témoignage de sa reconnaissance, puisqu'il est en première ligne des bienfaits celui de venir au secours des classes indigentes de Constantinople.

La démonstration philanthropique que M. le commandeur Rebello a si noblement provoquée, mérite d'être dûment plus proclamée, qu'elle est l'expression fervente des vœux que les pauvres de l'Association adressent au Très-Haut pour la conservation des jours de leur illustre bienfaiteur.

— C'est avec un véritable plaisir que nous recommandons à nos lecteurs le nouvel ouvrage que le savant professeur M. Milloul, vient de publier sous le patronage éclairé de S. A. Ahmet-Fethi pacha. C'est un volume des *Contes* de Berquin, traduits littéralement en turc, afin de faciliter et de rendre agréable aux commençans l'étude de cette langue. Les travaux et les études de M. Mallouf sont de véritables services rendus à la science, et le recommandent à l'estime de tous les gens qui savent se montrer reconnaissans de leurs efforts à ces hommes savans et modestes qui se vouent à la mission désintéressée de travailler, chacun dans sa sphère, quelle qu'elle soit, au progrès général.

— Nous nous empressons d'annoncer, comme une bonne fortune, aux pères de famille, l'ouverture d'un external de jeunes gens, à Péra. Cet établissement offre aux parens toute sécurité pour l'instruction de leurs enfans, car il est conduit par M. Costantin Sphezzo, qui a enseigné pendant plusieurs années le grec au Grand-Collége Evangélique à Smyrne, et qui est avantageusement connu par les ouvrages qu'il a fait faire à ses élèves au Grand-Collége à Péra.

Pour obtenir des progrès rapides et certains, M. Sphezzo a fixé à un nombre très restreint le nombre des élèves qu'il admettra à ses cours et néanmoins sans aucune distinction de religion.

Les cours se composeront de l'étude du grec, de l'anglais, du turc, des mathématiques et des notions complémentaires.

Les parens peuvent se procurer le programme des études à l'établissement Dervich-Soquak, en face de l'église Ste-Marie.

— Il y a deux ans, la colonie allemande de Constantinople, voulant avoir un centre de réunion, forma un club, dont le principal but était la moralisation de la classe ouvrière par une association basée sur la fraternité : c'est à ces paisibles Allemands se réunissant pour mettre en commun toutes leurs peines sur une terre étrangère et que l'assistance mutuelle a pu soulager bien des misères.

L'œuvre, modeste à son début, ne tarda pas à grandir, ayant trouvé des encouragemens chez plusieurs honorables Allemands qui ne dédaignent pas d'appartenir à la Teutonia : telle est le nom qui fut donné à cet établissement, image de cette cordialité Allemande, qu'on aime à étudier dans Mme de Staël. Le jeu y est exclu, une salle de gymnastique, de sobres repas, conversations calmes et bienfaites, voilà ce qu'on est sûr de trouver dans la Teutonia. La musique n'est pas oubliée dans tout centre allemand, et les chœurs des chanteurs sont une des institutions qui font le plus d'honneur au cercle dont il s'agit. Malgré l'accroissement rapide de la Teutonia, son budget cependant ne lui permettant pas encore d'inviter à ses concerts l'élite de la société allemande, ses membres ont eu la bonne idée de prier M. le comte de Pourtalès, ministre de Prusse, demeurant habituellement à Kadi-Keuy, de prêter la salle de sa résidence à Péra pour y donner un concert. Monsieur le comte, chez lui comme chef de famille, aimant de l'art et l'amour de la science sont traditionnels, s'est empressé non seulement de mettre la salle à la disposition des chanteurs, mais comprenant bien que noblesse oblige, il a fait la traversée de Kadi-Keuy à Péra par un temps affreux, afin d'honorer de sa présence cette fête de famille, qui a eu lieu dimanche dernier, à une heure après-midi.

L'auditoire était nombreux et les chanteurs allemands sous la direction de M. E. Reiser ont vraiment surpassé l'attente générale. Qu'on se figure vingt voix d'hommes du timbre le plus pur et le plus sonore qu'aucun critique ne saurait nier, joignant à une admirable justesse de tons cette brillante harmonie qu'on ne rencontre que dans les chœurs de cette nation, et l'on pourra se faire une idée de l'effet qu'ils ont produit. Le programme était très varié; les compositeurs les plus célèbres de l'Allemagne y ont fourni leur contingent. Nous ne citerons que les morceaux suivants :

Der tag des Herrn de Kreutzer, tour à tour chœur et quatuor, avec de charme qui est le cachet des œuvres de ce maître; le triad, chœur joyeux de Zoellner, qui « en les bonnes ou du bis; l'hymne national des *deutschen vaterland* de Reichard qui comme d'ordinaire n'a pas manqué d'électriser tout l'auditoire.

Les *deux grenadiers* de la *garde*, romance pour ténor, de Reissiger, dans laquelle M. Francki a déployé toutes les ressources d'un excellent baryton; le *Wiederschn* de Proch pour ténor que M. Reiser a rendu avec âme,

---

— Vous avez bien fait, mon ami, répondit le baron, je vous suis à l'instant.

II.

LE BARON CHEZ ÉDOUARD DUROC.

Le baron de Liernais avait émigré fort jeune. Il n'était sorti de France qu'à la dernière extrémité; et comme il était fier et d'une bravoure qui recule, qu'il quittait pour la première fois, il se trouva sur la terre d'exil inconnu de la plupart de ses compagnons d'infortune. Autant par goût que par la force des circonstances il vécut donc à l'écart; et pour ne pas se trouver à la merci des événements et des hommes, pendant qu'il aurait épuisé ses ressources, il se mit à étudier avec ardeur la médecine dans une université d'Allemagne. Il réussit tellement bien, que, peu d'années après, il était un des médecins les plus renommés de Vienne; le consulat lui rouvrit sa patrie et lui redit ses biens; mais quoiqu'il n'exerçât plus, il continua de cultiver par goût la science dans laquelle il avait trouvé pendant les jours d'épreuve un moment d'existence. Certain du désintéressement d'un tel confrère, le médecin du village prit l'habitude, lorsqu'il était embarrassé, ce qui arrivait souvent, de lui demander un concours que le baron ne lui refusait jamais. On vient de voir avec quel empressement il se rendit à une invitation de ce genre en faveur de M. Duroc.

Quand il arriva, le malade était déjà pris d'un commencement de délire. Ses paroles incohérentes allaient tour-à-tour de la politique à la science. Parfois il s'adressait à une femme qui devait non seulement sous le titre de comtesse, et qui semblait exercer sur sa destinée une douloureuse influence. Mais qu'elle que fût cette circonstance de sa vie, que du reste peut-être il n'avait aucun intérêt à cacher, ses paroles étaient trop vagues pour en trahir le secret.

Les sciences exactes paraissent être depuis longtemps son étude et sa préoccupation principale. A défaut de la part qu'elles avaient dans son délire, il eût suffi pour l'apprendre d'un coup d'œil jeté sur les tables qui occupaient le milieu de sa chambre. Elle était surchargée de livres et tournure peu mondaine, et d'instruments de physique et de mathématiques.

Après un examen réfléchi, M. de Liernais démêla d'un regard sûr les symptômes qu'on lui avait signalés. Présumant que le mal était d'une nature complexe, il prescrivit une ordonnance qui l'attaquait dans sa double origine, et il se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain. Il ne s'était pas trompé : déjà, quand il revint, les progrès du mal étaient arrêtés. Une prostration complète avait succédé au délire.

Pendant plusieurs jours, le baron passa la plus grande partie de son temps au chevet d'Édouard Duroc. L'humanité, le désir de suivre un mal qui reculait devant la science, y fixaient le médecin; l'homme s'y sentait attiré par une sympathie secrète. M. de Liernais n'avait pu se défendre d'éprouver un vif intérêt pour cet étranger, qui se vouait dans le silence de la retraite à une étude austère. C'était sans doute une noble intelligence, un cœur saignant encore de quelque triste épreuve. Pour supporter une solitude absolue, il faut plus qu'une nature ordinaire.

La jeunesse et la force du malade, la science et le dévoûment du médecin triomphèrent enfin de la maladie, et la convalescence commença.

Un jour, le baron venait de sortir de la chambre d'Édouard; auprès de lui restait comme garde, la femme du prochain qui lui avait sauvé la vie.

— Même en médecin, dit le jeune homme; il y a quelque chose en lui qui m'inspire la confiance et le respect; mais ce doit être un docteur étranger, n'est-ce-pas? Il n'a pas l'air d'un médecin de village.

La femme sourit.

— Ce n'est pas un médecin, dit-elle.

— Qu'est-ce donc?

— Je veux dire que c'est un homme savant dans la médecine, mais qu'il n'en fait pas son métier; c'est M. le baron de Liernais.

Alors elle lui expliqua comment un homme tel que le baron savait la médecine.

— J'ai du malheur, dit Duroc, je n'aime pas les gens de cette classe; et il faut que je doive de la reconnaissance à l'un d'eux!

— Oh! Monsieur, dit la femme, vous ne parleriez pas ainsi, si vous connaissiez M. le baron; il est bon et honnête, même avec les plus pauvres...

— Je connais cette bonté, murmura Duroc avec amertume; ils sont toujours affables avec ceux qui ne peuvent prétendre à être leurs égaux.

— Et sa fille, Monsieur! continua la femme. Si vous saviez comme elle est bonne et belle! Je l'ai nourrie de mon lait, moi, et je la connais bien! Il est vrai que le neveu de M. le baron est bien froid et bien fier, et qu'on ne l'aime guère au village! Quel dommage qu'il doive se marier avec Mlle Wilhelmine!

— Je savais bien, dit Duroc, qu'il y en aurait un dans la famille qui me montrait pas à son origine! J'aurais préféré que votre baron me laissât mourir.

— Allez, Monsieur, vous aurez d'autres idées, quand vous connaîtrez M. de Liernais et sa fille. Vous n'aurez pas l'occasion de rencontrer son neveu. Il est militaire; avant que vous puissez sortir de votre chambre, il sera parti pour l'Allemagne.

III.

LES FIANCÉS.

Après avoir passé dans l'infanterie et dans la cavalerie le temps de service imposé par les règlements militaires, le neveu du baron d'état-major, le comte de Fralsam s'était fait solliciter un disponibilité, et depuis un an il vivait au château de Liernais. Jusqu'à cette époque il n'avait vu qu'à de très rares intervalles celle qui devait être un jour sa femme. C'était assez pour qu'il pût suivre les progrès de la beauté de Wilhelmine, sans que l'intime familiarité d'un frère et d'une sœur s'établît entre eux pendant ces courtes visites. Le doux parfum qui s'exhalait de cette chaste fleur avait pénétré jusqu'à l'âme de Léopold; mais, grave et concentré par caractère, plein de sécurité d'ailleurs sur l'avenir de son amour, il laissait percer peu de chose du sentiment profond d'où dépendait tout son bonheur. Il ne soupçonnait pas que cette réserve pût lui devenir funeste. Elles sont rares pourtant les femmes qui la comprennent.

Fière, capable des emportements du cœur et d'entraînements généreux, Wilhelmine avait trop peu d'expérience pour ne pas se tromper sur cette froideur apparente. Souvent, par ses réponses dures, elle provoquait chez Léopold un élan passionné qui la rendait heureuse, mais qui ne durait pas, parce qu'il n'était pas dans le caractère du jeune homme; elle retombait dans le doute sur les sentiments de son cousin, et s'irritait devant la perspective d'une vie sans poésie et sans amour.

— Qui me répond, se disait-elle alors, que Léopold n'a pas épousé déjà près d'une autre femme tout son pouvoir d'aimer? Ces élans de passion qui l'émeuvent si rarement pour moi, ne sont peut-être que des restes de feu conservés sous la cendre. Pourquoi ce besoin de repos, s'il n'avait trop vécu? Plutôt mourir que devenir sa femme, s'il en est ainsi!

Elle ne comprenait pas, l'ingrate, quelles tendres préoccupations remplissaient la pensée de Léopold! Elle ne voyait pas combien il comptait impatiemment les heures qui le séparaient du jour où Wilhelmine devait atteindre sa dix-huitième année, époque fixée par le baron pour le mariage de sa fille et de son neveu! Qu'elle est donc, en effet, l'approche du bonheur, et qu'il pourrait bien les l'assurer que la réalité vaudra mieux que le rêve! Nous sommes si facilement poètes lorsque nous aimons; et ce que nous nous sentions alors la force d'exécuter devient si promptement pour nous une chimère quand nous abordons enfin sérieusement la vie avec la femme aimée! Pourquoi donc ces désespoirs amers, quand ce gracieux Eden, féerique création de notre fantaisie, reculé devant nous, tout en semblant rester à notre portée, comme les oasis produites par le mirage du désert?

Au moment où Léopold touchait enfin à l'heure si désirée, il se sentit brusquement arrêté au dernier pas qui lui restait à faire vers son rêve. Le colonel du dernier régiment dans lequel il avait servi, nommé général avec un commandement à l'armée d'Afrique, le demanda pour aide-de-camp du ministère. Les circonstances étaient pressantes, l'affaire fut promptement expédiée. Léopold reçut sa lettre de service deux jours après celle par laquelle le général le prévenait qu'il avait trop compté sur son consentement pour l'attendre. Toute considération devait fléchir devant un semblable appel.

Les apprêts d'un départ causent toujours une impression mélancolique, mais jamais Fraham ne s'était senti gagné par la tristesse autant que cette fois. Au moment de quitter ceux qu'il aimait, le bonheur de cette calme existence qu'il menait auprès d'eux lui apparaissait sous des couleurs plus vives. Il eût pu se résigner à penser que l'avenir pût y changer quelque chose.

La rancune de Mlle de Liernais s'évanouit devant une douleur si profondément éprouvée. Lorsque l'instant de la séparation fut venu, elle embrassa son cousin en versant des larmes.

— O larmes bénies! s'écria Léopold. Je ne croyais pas que cette heure d'amertume pût m'apporter une telle joie!

Alors prenant le mouchoir de la jeune fille, il essuya les pleurs qui coulaient sur ses joues et mouillaient ses longs cils.

— Vous me donnez ce mouchoir, n'est-ce pas, Wilhelmine? dit-il, d'une voix émue et douceur mêlée.

Wilhelmine ne put répondre que par un signe de tête, et Léopold plaça le mouchoir sur son cœur.

CH.-L. DE BEAUFORT.

(*La suite au prochain numéro.*)